

En pleine pandémie, mes réflexions sur le temps et l'espace

Introduction

Et frappe la pandémie, frappe sournoisement. Fais-le sauvagement d'autant plus qu'on est, nous, frappés de cécité en regard du lieu où tu te tapes. Tu as emporté des membres de ma famille, mais on finira quand

même un jour à te foutre dehors grâce à une foule d'individus éclairés, patients, consacrant leur énergie à leur collectivité.

L'année 2020 restera marquée par le confinement et la distanciation pendant une longue période de temps dans des espaces plutôt restreints. Jamais de toute ma vie n'ai-je entendu autant parler de temps et d'espace. Jamais aussi n'ai-je été aussi attentif à mes liens avec mon temps et mon espace.

J'y reviendrai plus tard, car j'ai d'abord besoin de me situer face à ces deux réalités à la fois omniprésentes et d'une fugacité sans pareil. Je me posais de temps en temps la question : « Qu'est-ce que le temps et qu'est-ce l'espace ? ». Beaucoup trouvent que ce sont des réalités indéfinissables. Ici j'essaie de livrer une réponse qui serait personnalisée.

Temps et espace; les fonds de scène de ma vie

Que m'arrive-t-il quand aucune tâche physique et/ou intellectuelle n'accapare mon esprit comme, par exemple, à mon premier réveil le matin ? Surtout quand je suis encore loin de m'activer pour déjeuner et où je dois admettre qu'il m'est impossible d'arrêter de penser ?

J'ai d'abord comme la sensation d'être en attente d'accomplir une tâche, comme si le temps est figé et me tient prisonnier d'un ennui tenace et plutôt désagréable. Puis, à la longue, j'ai constaté que c'est illogique de ressentir cet ennui insignifiant car en réalité ce moment est propice à me contacter sur l'essentiel : mon existence. Alors je me sens flotter dans un flou mental et immanquablement une évidence étend graduellement son emprise : « Je suis en vie, c'est ça la vie, c'est l'essentiel à ne pas gâcher; respire mon garçon et sens que depuis le tout début, toutes tes respirations t'ont maintenu dans le temps et dans l'espace ».

Oui j'ai eu mon entrée dans le temps et l'espace; j'aurai ma sortie dans le temps et l'espace. Mon temps à moi a commencé vers juin 1941, à l'intérieur du long temps qu'on dit sans début connu, et le petit espace que j'ai occupé initialement faisait partie du grand espace qu'on dit aussi sans

début connu. Mon espace fut la matrice de ma mère et mon temps dans la matrice a été de neuf mois. Déjà cette première balade dans le temps et l'espace m'a porté à donner au temps une caractéristique paternelle, autoritaire, (en ce sens que c'est cela qui est décidé depuis que le monde est monde et c'est comme cela que tu vas assumer, chaque chose en son temps, mon garçon, tu sortiras d'ici quand ça sera le temps); cela me porte aussi à donner à l'espace une caractéristique maternelle, protectrice, en ce sens que dans mon espace restreint de ces neuf mois, je baignais dans une insouciance idyllique et depuis que j'ai été tiré de cet espace restreint et projeté dans l'espace infini, je me sens enveloppé d'une énergie nourricière intarissable. Le nouveau, c'est qu'à ma naissance, j'ai eu une graduellement une grande marge de négociation et de manœuvre avec le temps et l'espace.

Mon style de réflexion

Mes idées sur le temps et l'espace sont comme une palette de couleurs, certaines sont teintées de philosophie, d'autres de cosmologie mais la plupart sont teintées de ce que je ressens, en ce sens que tout ce qui m'arrive, tout ce que je fais, tout ce que j'élabore, tous mes contacts avec la réalité, tout cela se fait dans un temps et dans un espace. A tout fin pratique, je crois avoir une approche expérimentale du temps et de l'espace.

C'est pourquoi, depuis ce temps (1942), j'apprends du temps et de l'espace. Dans un processus de développement et d'épanouissement, j'ai évolué dans différents espaces pendant des durées variables de temps, je me suis familiarisé avec tous les codes que les humains ont découverts ou inventés pour se retrouver dans le temps : les calendriers, les saisons, les fuseaux horaires, les croissants et les décroissants de lune, etc...aussi avec les codes que les humains ont découverts ou inventés pour se retrouver dans l'espace : chez-nous, à l'école, en Europe, sur l'océan, dans les airs, sous terre dans une mine, cartes géographiques et panneaux routiers, etc ...

Et surtout je suis témoin, et de plus en plus maintenant, que le temps de certains êtres aimés s'est arrêté me rendant conscient qu'un jour mon temps s'arrêtera aussi.

Quant à mon espace, il dépend à tout instant des limites de ma capacité de me mouvoir. Certains de mes semblables ont pu se déplacer très loin dans l'espace sans fin surtout à l'aide de télescopes géants et puissants, ce qui relaye au monde fumant de la fantaisie la fameuse machine à reculer dans le temps, véritable monument de la fiction de mon enfance; et maintenant certains ont amorcé pour le vrai des périples dans ce temps et cet espace qui paraissent sans fin. Enfin je sais aussi que, moi, commun des mortels, mon dernier espace sera probablement une chambre d'hôpital où je me demanderai que restera-il de moi quand mes cendres se seront assimilées au terreau à la manière de celles de mon paternel et de ma maternelle.

Mais peut-être regretterais-je de ne pas avoir eu assez de temps pour soigner les miens et/ou me réconcilier avec mes persécuteurs et mes victimes. Me mettrais-je alors à la recherche du temps perdu comme pour déguster une dernière fois les pommes d'amour ?

Des états d'âme changeants

C'est vraiment une opération complexe de bien identifier chacune de mes sensations relatives au temps et à l'espace. Des fois la colère prime ; lorsque, dans ma bulle, et assis devant un sablier qui égrène son contenu lentement mais sûrement je me retiens de crier : « Arrête de couler sacré sable, ma fin arrivera bien assez vite ». Ou au volant de ma voiture, sur une route rectiligne : « Tiens le pépère en avant, tu vas me faire arriver en retard », etc. Ce ne sont que deux exemples. Cependant cette colère a souvent un débouché salutaire dans un regain d'énergie. C'est comme pour les perdants d'une joute qui va bientôt se terminer, leur temps restant est comme de l'or qu'ils cherchent à exploiter pour transformer leur défaite en victoire. Pour moi, le temps qui me reste, c'est le temps de devenir meilleur. Si seulement la vie pouvait se passer à la manière de Josué qui a gagné sa bataille en arrêtant la course du soleil couchant. Mais non ! Il ne

faut pas s'accrocher à m'importe quel mythe. Alors le temps où on désespère semble pouvoir côtoyer le temps où on espère. Il faut le croire.

Des fois je réentends des chansons qui, agissant à leur façon, soignent mon anxiété: « C'est la pluie qui tombe goûte à goûte, c'est la pluie qui tombe lentement » ou « Combien d'années doivent exister certains peuples avant qu'il leur soit permis d'être libres, la réponse, mon ami, la réponse est dans le vent » ou pendant mon long burn-out en 1985, « Avec le temps, va, tout s'en va » ou « Prends le temps, écoute le vent, car la vie est plus belle, quand on a le temps ». Et je finis par m'apaiser, comme s'il y a quelque chose à faire avec le temps et l'espace à condition d'aimer la nature et d'aimer l'amour tout court. Je retrouve aussi cet état d'âme plus serein quand je suis assis, dans un espace, on ne peut plus naturel, sur une roche, sur les berges d'un ruisseau aux eaux cristallines pendant qu'un légère brise me caresse le visage. C'est comme si le temps qui passe devant moi à l'intérieur d'un espace non-contaminé est un cadeau apaisant; et quand je tourne ma tête vers l'amont, comme si je vois au loin la source, le courant d'eau et le courant d'air rendent le cadeau encore plus apaisant. Quand le stress me serre les « boyaux », regarder vers le passé me permet de me souvenir de tous les obstacles que j'ai franchis et m'aide à régulariser mes fonctions vitales.

Je pourrais aussi élaborer sur le temps de la honte car malheureusement peu de personnes n'y échappent. Dans l'espace public, la honte est accompagnée de la peur d'être perçu dans un état de nudité; dans l'espace intime, c'est la morsure de la culpabilité. Et ce temps dure tant que le temps du pardon de soi n'arrive pas à son occlusion. Le temps où le pardon s'est fait attendre est peut-être le seul temps que l'on peut vraiment qualifier de « perdu ».

La cigale et la fourmi version Jean-Louis

Oui on peut négocier avec le temps et avec l'espace, tout dépend des maximes dont on se nourrit.

D'abord les maximes du style Roger Beautemps pour la cigale.

« Dans le temps comme dans le temps », (quel passe-partout pour le rien faire et délecter le farniente) ; « Chaque chose dans son temps; rien ne presse de courir, il faut seulement partir à temps »; « Prendre le temps de vivre, le moment présent ne reviendra pas ». Pas bête ! Pour moi, ça chante comme des vacances. Mais les vacances ne durent pas longtemps, à l'exception de la retraite. Heureusement que rendu à ce stade et gardant une bonne santé, on peut se permettre du bon temps dans les lieux où on se sent bien.

Et pour la fourmi ? Qu'en est-il des maximes inspirées par mon fond catholique ultra-religieux où le temps a un visage intransigeant: « Le temps me presse, je vais manquer de temps, demain sera trop tard, ton temps est compté, il y a urgence d'agir, le temps, c'est de l'argent, etc » ...comme si le temps qui coule dans l'espace cosmique, comme si mon temps à moi sur ma planète doit servir à acheter mon espace et mon temps futurs dans le monde qu'on se plaît à dire céleste. Pourtant il y a belle lurette que personne n'achète plus d'indulgences pour s'assurer une place dans l'au-delà.

Cependant, je rêve comme d'autres du paradis terrestre retrouvé. Comme ceux qui en ont les moyens de se faire congeler à l'état végétatif pour se réveiller dans le temps et l'espace du prochain millénaire, question de savoir de quelles nouveautés seraient caractérisés leur nouvel espace et leur nouveau temps.

En fin de compte, comment ai-je négocié avec le temps et l'espace ? Pour faire un bilan rapide : quel regret principal a la cigale Jean-Louis ? et quel regret principal a la fourmi Jean-Louis ?

En gros la cigale Jean-Louis regrette de ne pas avoir été cigale vraiment, en tout cas pas longtemps; le fait d'avoir subi, dans un espace communautaire doctrinaire (communauté religieuse) qui a duré 20 ans, une instruction bornée mettant en garde contre les plaisirs de la vie, spécialement ceux reliés à la sexualité, une expulsion du paradis terrestre quoi ! La cigale n'a pas eu de vie de jeunesse, autres que les joutes sportives et les voyages. Oh non ! Faut pas oublier le temps des chansons de Leclerc, Vigneault, Léveillé, Piché, Forestier, etc..

La fourmi Jean-Louis, quand elle fouille dans les méandres de ses nombreuses réalisations, car elle a été très laborieuse, regrette tout de même sa mollesse dans son implication pour sa patrie car ses discours n'ont pas eu le poids d'un véritablement engagement. Le fameux rêve du pays s'estompe dans la partie du temps qui ne reviendra plus. Pour tout le reste, aucun regret : « Patience et longueur de temps font plus que force et rage ». Mais revenons à la pandémie.

La covid-19 : être à la mauvaise place au mauvais moment

Tout un hasard, une expression entendue fortuitement ces derniers jours a eu sur moi l'effet d'une piqûre, c'est : « Être à la mauvaise place au mauvais moment » dans le contexte de la pandémie naturellement. Tout le contraire de « les planètes sont bien enlignées » ou « Être à bonne place au bon moment » qui sont des expressions qui relèvent plus souvent du rêve que de la réalité. Alors passons sur cette option. Nous voilà donc comme collectivité, concernant le temps et l'espace, prisonniers d'un phénomène désarçonnant, nous sommes estomaqués que ça dure et que ça cause maladie et mort. Mais comme Jean de La Fontaine le décrit dans la Peste, « ils n'en mourraient pas tous ».

Être à la mauvaise place au mauvais moment : c'est le pire scénario qui s'est déroulé surtout dans les CHSLD. Je ne m'étends pas sur le contexte social-économique qui a permis ce genre de tsunami, car il a été expliqué de long en large. Reste que soudainement le terme CHSLD a une mauvaise presse et suscite une sensation du genre « vaut mieux pas ». Pourtant on aurait dû pouvoir s'en passer; la politique n'est pas les mathématiques et elle peut ne pas voir beaucoup plus loin que le bout de son nez surtout quand elle est partisane.

Être à la bonne place au mauvais moment : c'est une variante du premier scénario : il se déroule dans les chaumières des personnes qui appliquent bien les consignes de protection. C'est mon cas, et celui de tous mes proches jusqu'à date. C'est la prudence, peut-être avec un P majuscule, mais pas de la moutonnerie.

Les non-scientifiques et les pseudo-scientifiques, tous, on s'est dit pris par surprise. Alors permettez-moi alors un raisonnement scientifique justement.

On dit que la nature fait bien les choses. Alors ne devrais-je pas être toujours à mon meilleur, ne pas subir de vicissitudes autres que le vieillissement naturel ? Que vient faire la pandémie dans notre univers réglementé par les lois immuables de la nature laquelle nature est la véritable gérante de notre existence; les espaces de temps ne sont que des indicateurs de ces lois naturelles. J'ai connu, comme tout le monde, le temps d'être enfant, adolescent, adulte et vieillard, comme si mon développement a suivi un livre d'instructions; le même chiffre adn préside aux phases de mon sommeil, au processus de mon système digestif, etc ; cela vaut aussi pour le règne animal et le règne végétal. Et le temps des semences et celui des récoltes et les changements de saisons n'arrivent pas par hasard.

Alors cette merveilleuse nature, on l'a certainement contrariée de mille et une façons. Par les anti-biotiques ? Par nos avancements technologiques ? La pandémie covid-19 se nicherait-elle dans la dérèglementation des lois naturelles ? Quel paradoxe !

Avant versus pendant la pandémie

Avant cette pandémie, même à la retraite, je me trouvais pas mal bousculé par le temps : c'était toujours le temps de faire quelque chose, le temps de besogner, de se détendre, de manger, de dormir, d'aller aux toilettes, d'arriver à temps, de partir pour mieux revenir. C'était toujours aussi le temps d'aimer et le temps de pardonner. Mon sentiment face au temps n'était peut-être pas tant qu'il me poussait tout le temps, mais plutôt qu'il était toujours là dans mon espace, comme il l'a été certainement dans l'espace de mon père et de tous mes ancêtres les plus éloignés, faisant taire un tant soit peu l'expression « comme dans le bon vieux temps ».

Ce fameux bon vieux temps, on pourrait bien l'imaginer dans la peau d'un Mathusalem à la grande barbe blanche descendante jusqu'au bout de

ses sabots, mais, fantaisie mise de côté, cela n'enlève rien au fait que dans mon quotidien, je le voyais symboliquement comme un caméléon voulant se faire oublier exerçant constamment sur moi une douce tyrannie comme un tâche inhérente à son existence.

Mais cette période de pandémie a transformé mon temps et mon espace vital. Le fait est que cette pandémie menace mon temps et mon espace au quotidien a comme conséquence que je suis maintenant toujours aux aguets de mon temps et de mon espace.

Le temps a perdu son aspect de caméléon et revêt maintenant un aspect beaucoup plus contraignant. Je l'explique ainsi : mon temps est soumis au joug du temps et de l'espace de la pandémie.

En effet, je vois ces deux temps comme un seul cordon tressé (mariage forcé) qui s'étire de plus en plus vers l'avant, poussant toujours devant eux un énigmatique point d'interrogation. C'est assez pour que mon esprit, alimenté par surcroît par les tristes nouvelles sur la planète entière aux prises avec la deuxième vague, se pose constamment la question : « Quand ce mauvais temps va-t-il finir ? ». Mon espace de vie est actuellement caractérisé par une multiplication de temps du genre : le temps de me laver les mains, le temps de mettre mon masque, le meilleur temps pour aller faire les commandes, le temps de désinfecter, et finalement toute la panoplie qui vous est connue. Heureusement je n'ai pas encore subi le temps de la quarantaine.

Et que dire de l'espace pandémique ? Il paraît incontrôlable pour l'instant et il est normal que notre esprit soit si accaparé pour s'en tenir éloigné.

Il y a espace de pandémie et espace de confinement. Drôle de duo, sans mariage à l'horizon, tant que mon acuité intellectuelle (pour ne pas dire le gros bon sens) me gardera sagement dans le si précieux espace dit confiné et si quand il y a nécessité de s'aventurer dans l'espace commun dit déconfiné, la même acuité m'incite à mesurer à vue comme cela, le fameux deux mètres de distanciation. Donc la place des uns et des autres n'est pas forcément mauvaise : cela dépend de l'espace où l'on se terre, le

confinement ne semble jamais avoir été si positif pour moi; dans ce mauvais moment, je me pense habituellement à la bonne place comme si l'espace dit confiné perd de son caractère carcéral pour prendre celui de l'abri anti-nucléaire pendant qu'en haut où le temps est orageux, les événements catastrophiques s'entassent les uns sur les autres.

Être dans le bon espace est une question d'enjeu; se faufiler habilement d'un espace confiné à une autre espace confiné est une bonne stratégie. Satisfaire mes besoins de mouvement peut se faire sans danger dans la nature, le seul espace non règlementé. Je connais bien aussi la grandeur de ma fameuse « bulle » et j'en gère les frontières le mieux possible.

Restera toujours qu'avant cette pandémie, on circulait pratiquement tout le temps à l'air libre, sans les contraintes majeures et sans risque sérieux pour la santé. Je commence évidemment à m'ennuyer de cet espace de liberté.

Ce qui m'amène au temps des masques. Quand j'ai commencé cet écrit, je ne pensais jamais que ce sujet ferait l'actualité à ce point. Le masque du Zorro de notre enfance, du voleur de banque, le masque des bals de la haute société du Roi Soleil et le masque si pudique porté par la musulmane, le masque de l'Hindou qui fraye son chemin dans les rues de Bombay, tous ces masques sont relayés à l'arrière-plan dans nos présentes cogitations.

C'est comme on se retrouvait tout d'un coup dans un mariage à trois : la mauvaise place, le mauvais moment et la sacro-sainte liberté. Cette dernière est surprenante dans son attachement au temps et à l'espace peu importe qu'ils soient tous les deux mauvais, elle veut être en état de symbiose avec eux, elle réduit les fameux « deux mètres » et rejette tout chiffon soit-il dit hautement sécuritaire et artistiquement décoré. Elle utilise des arguments alambiqués (un complot planétaire !!!), selon mon humble avis. Mais l'état de cette situation se comprend par le biais de la sociologie : dans une société marquée par les dictatures, le débat sur le masque paraît moins virulent car la sacro-sainte liberté est presque étouffée tandis que dans une société de tradition hautement

démocratique, le fait d'être sacro-sainte est aussi précieuse que la prune de nos yeux.

Dans ce débat sur les masques, les scientifiques sont partis sur un mauvais pied. Ils étaient peut-être trop campés sur la théorie de l'immunité collective et peu éclairés sur la question des porteurs asymptomatiques et leur argumentaire était flou : « Le masque n'est pas le plus important et même il peut nous faire porter les mains trop souvent au visage ». Cela a donné de l'ambition supplémentaire à ceux qui étaient convaincus de l'inutilité du masque, lesquels manifestants ne se dirigent pas, j'espère pour eux vers un temps et un espace de quarantaine.

On voit maintenant que l'expérience s'enrichit de jour en jour d'une façon probante en faveur du port du masque même chez les personnes les moins fragiles. Le temps des masques se terminera probablement avec le temps si attendu du vaccin.

Les marqueurs spatiaux et temporels

En cette période de pandémie, on peut donc convenir que les marqueurs de l'espace et les marqueurs du temps se sont beaucoup accrues au point que même les plus conciliants parmi nous commencent à les trouver encombrants. Mais il faut y voir de près.

Le temps et l'espace n'ont en soi aucun pouvoir de nous contraindre à quoique que ça soit; c'est nous, les humains qui créons ces marqueurs et c'est finalement pour nous faciliter une vie harmonieuse et sécuritaire en société.

Les horaires de travail, les heures de rendez-vous, les heures d'ouverture et de fermeture des lieux publics, les espaces interdits, les zones chaudes, les zones froides, les feux de circulation, les panneaux routiers, les limites de vitesse, les échéances de paiement, l'âge de la votation, les annales chronologiques et la liste est longue, tous ces marqueurs inventés par l'humain s'ajoutent aux indicateurs qui relèvent de la nature, tels la durée des grossesses, le cycle des saisons, le rythme des marées, etc...

La nécessité de multiplier ces marqueurs de temps et d'espace est venue avec la multiplication des échanges socio-économiques à la grandeur de la planète; en une minute il y a tellement de transactions de tout genre qui se font qu'on se retrouverait dans un fouillis inextricable si les humains n'avaient pas sur tous les circuits, tout genre confondu, mis en place des marqueurs de temps et d'espace.

Un seul scénario est suffisant pour en montrer la nécessité : si je suis un entrepreneur qui cherche à combler ses besoins socio-économiques, je vais prendre souvent l'avion pour un rendez-vous en Chine avec un autre entrepreneur; alors pour que le rendez-vous ne soit pas manqué, tous mes déplacements et mes attentes sont facilités par la concertation de superstructures planétaires bien organisées et marquées par des indicateurs temporels et spatiaux, à savoir, pour n'en nommer que quelques'uns, les heures de départs, d'arrivées, le temps des vols, les espaces pour dormir et l'espace pour négocier...Sans tous ces repères, imaginons à quel cafouillage assisterions-nous. Alors merci Monsieur le Temps et Madame l'Espace pour votre belle complicité. Oui, il m'arrive de vous trouver vos marqueurs encombrants mais c'est compensé largement par la facilité que cela assure à suivre le rythme trépidant de notre vie moderne.

Je termine ce chapitre en citant que des événements qui se passent sans le soutien de marqueurs spatio-temporels sont très nombreux. Ce sont souvent des moments de grande joie ou de grande peine. Ce sont des moments où le hasard est aux commandes.

Je suis sur un lac, ma ligne bien appâtée à la main, je vois sauter l'achigan à cent pieds, dans la seconde qui suit un beau doré jaune mord sans avertissement à mon appât me causant ainsi par surprise une joie pure.

Des fois c'est pour le pire : je suis sur l'autoroute en fredonnant du Félix Leclerc quand soudain je freine brusquement évitant de rentrer dans un carambolage. D'autres conducteurs et passagers subissent des blessures qui vont hypothéquer le restant de leur parcours terrestre.

Enfin pour les gens affectés d'une maladie chronique grave, la loi de l'aide à mourir leur permet maintenant de fixer sur leur cheminement à venir un indicateur de temps et d'espace pour une rencontre avec la mort, entourés des amours de leur vie. Mais il faut souhaiter que cet indicateur tout récent ne soit pas effacé par la fatalité (chronos) d'un infarctus qui les rayerait de la carte avant que survienne le moment de grande béatitude qu'ils ont programmée à la fin de leur le temps.

L'urgence d'agir

La Covid-19 a la faucille facile mais on sait que son temps est compté.

On a cependant sur notre horizon une possibilité de calamité qui m'apparaît plus traîtresse; vous devinez peut-être que je veux m'exprimer sur la crise du climat.

Aujourd'hui, dans l'existence d'une personne, le nombre de petits espaces contigus visités pour la satisfaction de tous ses besoins, est immense et d'une variété inouïe. Mais il y a menace en la demeure.

Certains espaces sont aseptisés comme l'intérieur d'une Mercedes en attente de pouvoir circuler dans un bouchon de circulation pendant que les piétons à côté peinent à respirer de l'air pur; certains espaces sont bien aérés comme les lacs dans les campagnes, quand d'autres espaces menacent d'extinction des espèces de poissons.

Cependant, d'une façon générale, notre espace vital est sale, il ne faut plus se fermer les yeux et les oreilles, sinon on passe pour des méchants crétins. Il s'agit de voir les gens porter des masques pour se promener dans les villes en Inde et ailleurs. Concernant cet état de la situation, son caractère d'éminence n'est pas un futur simple, mais un futur « proche » lequel les grammairiens auraient avantage à intégrer dans leur nomenclature. Ce futur proche est demain matin.

Je constate avec joie que dans l'urgence d'agir dans le temps présent pour sauver la planète Terre, beaucoup de voix, peu importe l'allégeance philosophique ou religieuse, sont teintées de responsabilité collective; la mobilisation vient de courants de pensée très variés et amène à constater que des idéologies autrefois hautement mobilisatrices subissent l'usure du temps. Cette constatation étant faite, je suis intrigué de voir que la « gérance du temps de la transition vers un climat sain » fait partie paradoxalement de l'arsenal argumentaire des sauveurs du climat et des climato-sceptiques. Chez les premiers, le mur arrive trop vite, on gaspille trop de temps à une transition, chez les seconds, le temps arrangera bien les choses comme il a su le faire lors des périodes de réchauffement survenues dans notre préhistoire. Alors, moi je dis : « Time out ! sortons tous de la Tour de Babel où tout le monde parle sa propre langue ». Demandons au temps une bonne pause pour purifier notre argumentaire qui est truffé de semi-vérités; seule la démarche scientifique peut s'élever au-dessus des intérêts politiques, des intérêts mercantiles et des autres de toute sorte d'acabit. Oui nous avons besoin d'un espace de vie qui soit sain, en harmonie avec les lois du développement harmonieux de l'être humain autant dans l'espace arctique, saharien, agricole ou industriel.

L'urgence la plus nécessaire est l'éducation. L'éducation à améliorer le climat doit commencer dans les maternelles et les écoles primaires et être ensuite approfondie par tous les canaux de communications. Nos créateurs de jeux électroniques, si inventifs pour nous faire voyager dans le temps et l'espace devraient se donner la tâche de sensibiliser tout le monde à l'urgence d'agir pour protéger notre climat. Moi je m'amuse à imaginer une BD avec deux baleines jumelles comme vedettes, Moby et Dick. Leur mère les a élevées le long des côtes du Golfe Persique dans un habitat autrefois paradisiaque; cependant avec le temps, le fond du golfe est devenu un véritable dépotoir où le plastique domine et corrompt la flore et la faune aquatique. Le désastre s'amplifie avec l'augmentation fulgurante de l'exploitation du pétrole au point que le nombre de pétroliers qui passent dans le golfe est si grand que de nombreuses collisions se produisent. La BD se termine sur une finale plutôt dramatique: Moby est finalement retrouvée sans vie sur une plage déserte, non loin d'un puits de pétrole;

Dick, pour sa part, portant un masque, vit encore au large, nage péniblement, dans une épaisse nappe huileuse échappée du pétrolier Pickup, mais pour combien de temps ?

Le temps de conclure

En conclusion, oui, parler du temps et de l'espace sans trop m'éparpiller est toute une aventure. Alors pourquoi pas me permettre une dernière construction mentale. Oui, notre esprit peut en imaginer des splendides. Voici celle de la superposition de mes temps à moi dont la durée continue encore en 2020, en commençant à la base : 1- Le temps de ma vie depuis 1941; 2- Le temps de mes amours depuis 1970; 3- le temps de la maladie chronique de mon amour depuis 2014; le temps de la pandémie depuis 2019. Et vous devinez : le temps qui a contribué le plus à mon bonheur est le temps de mes amours.

Voilà, en scrutant les notions de temps et espace qui, pour plusieurs, résistent à toute définition, sinon à celle de réalités existantes, c'est comme si j'ai réussi à garder un peu de vent dans mon poing pendant quelques fractions de secondes.

Jean-Louis Bonin, août 2020